

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Michel Roy

Renald Bérubé

Number 133, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2009). Review of [Michel Roy]. *Lettres québécoises*, (133), 36–37.



Michel Roy, *Le guerrier*, Montréal,
Libre Expression, 2007, 550 p., 34,95 \$.

Têtes fortes : Bona, Michel et Patrick

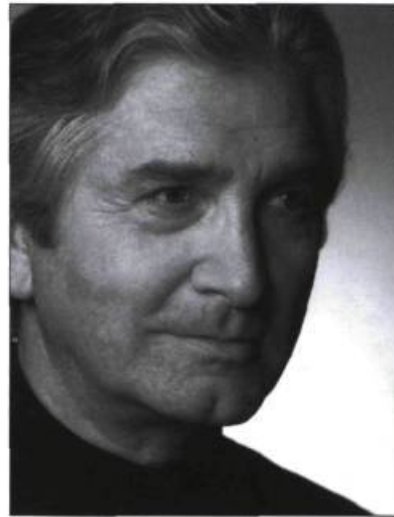
Personne ne m'étouffera plus, tu m'entends, personne. (Armand Roy, *Têtes fortes*, p. 148)

Patrick Roy. Patrick E. (ou Patrique) Roy, selon une prononciation souvent entendue. Le numéro 33 des Canadiens de Montréal (1985-1995). Et de l'Avalanche du Colorado (1995-2003), club connu auparavant sous le nom de Nordiques de Québec. Numéro 33 qui se trouve dorénavant dans les hauteurs du Pepsi Center au Colorado (depuis le 28 octobre 2003) et de même dans les hauteurs du Centre Bell — écrire « du Forum » serait pas mal plus intéressant — à Montréal (depuis le 22 novembre 2008 ; « je rentre chez nous », dira le 33 dans son discours). Numéro dorénavant à lui seul consacré par les deux clubs, numéro « retiré », hommage ultime, par chacun des deux clubs à qui il a permis de gagner deux fois chacun la Coupe Stanley, trophée ultime.

PERSONNE ET PERSONNAGE

Patrick Roy est bien évidemment une personne, à la fois fils et père en particulier ; un gardien de but portant le numéro 33 si l'on tient à définir cette personne selon son métier premier. Une personne, mais aussi un personnage, et comment donc ; qui, ainsi que cela va de soi dès lors qu'il s'agit d'un roman ou d'une pièce de théâtre par exemple, possède à la fois des qualités et des défauts souvent hors du commun. Si bien qu'on parle alors de « personnage principal » sinon même de « héros ». Ou encore de « modèle » : au Centre Bell, le soir du 22 novembre 2008, de jeunes garçons habillés en gardiens de but portaient les chandails de tous ces cerbères de la LNH qui furent ou sont tributaires de l'art de garder les buts selon Roy, les Leclaire, Théodore, Brodeur, Giguère, Garon et Luongo. Qui tous mixent, selon le rêve premier du 33, « le style "debout" de Rogatien Vachon et le "papillon" de Daniel Bouchard » (p. 86), alliage dont Roy et son audacieux entraîneur, François Allaire (chap. 12 ; à lire aussi pour son histoire du métier de gardien), feront une sorte d'école, l'école postmoderne (!) de l'art de stopper les rondelles dirigées vers vous.

Mais les héros ou les modèles ne sont jamais sans faille, étant humains de chair et d'os ou créatures de papier ; ce qu'a parfaitement compris Michel Roy, le père de Patrick 33 et l'auteur d'une biographie de ce dernier intitulée *Le guerrier*, titre qu'il est sans doute permis d'aimer moins que le contenu qu'elle coiffe. Car ce « contenu », qu'il s'agisse des faits racontés ou de l'écriture qui raconte, est de grand intérêt et de remarquable qualité, même si, le *pro domo* peut affleurer ici et là, le père raconte le fils, après tout.



MICHEL ROY

celui touchant les deux fils de Patrick Roy, Jonathan et Frédéric, que leur père dirige, lui qui est tout à la fois copropriétaire et entraîneur des Remparts de Québec, le 33 n'hésitant pas, félicitations bien appuyées, à mettre ses multiples ressources au service de son lieu d'origine et des jeunes du hockey junior majeur québécois.

Chapitre (encore inédit) que nous intitulerons « Les deux fils du 33 » : faut-il bien rappeler l'attaque de Jonathan Roy, gardien des Remparts, aux dépens de Bobby Nadeau, gardien des Saguenéens, à l'aréna Georges-Vézina (ben oui, celui du trophée) de Chicoutimi le 22 mars 2008 ; faut-il en ajouter un peu plus et rappeler le bien triste « bâton dans les dents » offert par Frédéric à un adversaire lors d'un match des Remparts le 21 novembre, veille de « la fête à Patrick », au Centre Bell ? On pourrait toujours dire, ayant lu *Les enfants terribles* de Cocteau, que cet âge est sans pitié ; je préfère pour ma part la remarque de Michel Roy, admirateur intelligent de son fils qui le lui rend bien : « Peut-être serait-il mieux que Patrick ne dirige pas ses fils au hockey. »

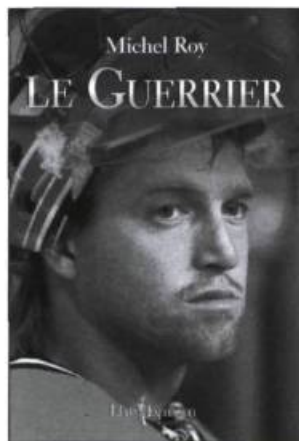
LES ROY-ARSENAULT

Il devient vite évident, à la lecture du *Guerrier*, que le 33 ne vient surtout pas de nulle part. Même qu'il vient d'origines si nombreuses, pourrait-on dire, que ses fonctions de personne et de personnage n'ont pas de quoi surprendre. Les parents du « héros », car il faut toujours commencer par le commencement : la mère se nomme Barbara Ann Miller, son prénom venant de celle nommée Scott, Canadienne qui remporta la médaille d'or de patinage artistique aux Olympiques de 1948 ; elle fut élue Reine du Carnaval de Québec en 1961 — « Il me fallait aussi une reine » (p. 45) écrit avec humour et sans sourcilier le Roy biographe.

Sauf que Roy il n'est pas sinon légalement, étant plutôt Arsenault selon la biologie, fils de Bona, qui fut plus tard député-ministre de Matapédia sous Lesage, Bona étant grand ami de la même dame — les deux le sachant — qu'Armand « Serge » (son pseudonyme) Roy, auteur de trois romans (p. 32), dont *Têtes fortes* paru en 1935 aux Éditions du Totem d'Albert Pelletier qui avaient fait paraître *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon en 1933 et *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey en 1934 ; c'est assez dire les exigences de la maison d'édition, Armand Roy n'était pas en mauvaise compagnie. Plus tard, il devint le premier éditeur du *Journal de Québec* (p. 34).

BASEBALL. HOCKEY. ÉCRITURE

Michel, lui, aurait aimé jouer au *national pastime* états-unien ; même « qu'un recruteur des Dodgers de Brooklyn s'était intéressé à moi lors d'un stage de base-



ball»; réponse d'Armand «Serge»: «Mon p'tit crisse de bum, tu iras pas jouer à la pelote aux États-Unis»; «Oh! Je m'en suis quand même remis» (p. 39), ajoute Michel Roy, qui mènera une brillante carrière dans la fonction publique québécoise, occupant la fonction de délégué du Québec à Chicago par exemple. Quitte, la retraite venue, à se faire biographe de son fils hockeyeur et à raconter ainsi de larges pans de notre histoire collective. L'auteur aime et connaît le sport, il connaît sa «culture» aussi, de même que les ressources de l'écriture narrative (le livre s'ouvre sur la description de la fin du match qui procurait la Coupe Stanley aux Canadiens — et au [bien] jeune Roy — en 1986). Passages à souligner: la description des divers types de parents de jeunes joueurs (p. 70-71), celle des diverses manigances des «responsables» du hockey mineur (p. 81-91), l'évocation du séjour de Patrick avec les Bisons de Granby et des 82 lancers (p. 159) qu'il reçut lors d'un match. Comment Patrick fut «tassé» par les dirigeants au moment de choisir les gardiens d'Équipe Canada junior (p. 155) puis d'Équipe Canada tout court (p. 284 sq.); et quand il est choisi comme gardien de l'équipe représentant le Canada aux Jeux olympiques de Nagano, son biographe décrit tout autant le Japon que le duel Patrick Roy-Dominik Hasek (chap. 27).

Bon. Il faut conclure, la sirène est à la veille de se faire entendre. Un très beau livre, le sujet et son biographe étant des personnes/personnages pleins d'audace et de ressources. Vous pouvez le demander à Mario Tremblay, bien sûr (chap. 23); vous pouvez aussi le demander à Guy A. Lepage qui interviewait le grand-père de Jonathan Roy à *Tout le monde en parle* le 30 mars 2008 (chapitre à écrire, donc). Et son... «fou du Roy» de dire à Guy A., à la suite des réponses de Michel, quelque chose comme: «Hein, mon Guy, t'es obligé de retourner à tes p'tits cartons...» Ce soir-là, Michel Roy avait eu ce superbe raccourci de son histoire personnelle: «J'ai vécu dans l'ombre de deux monuments, mon père et mon fils, Bona et Patrick.»

Têtes fortes, ces Roy (Arsenault)-là. En avertir Jonathan et Frédéric.

Infographie • Mise en pages
Livres • Revues • Journaux

ZIRVAL
DESIGN

info@zirval.com • 1.450.292.0637



☆☆☆☆

Philippe Bensimon, *La citadelle*,
Montréal, Triptyque, 2008, 242 p., 23 \$.

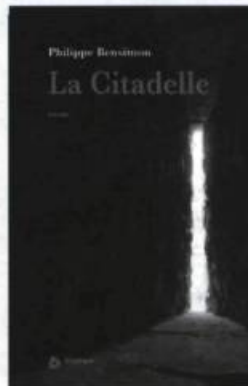
Continuer malgré tout

Bien qu'il doute qu'elle ait un sens, un homme s'accroche à l'existence.

Ce livre raconte la vie d'un homme aux prises avec un monde violent où il faut savoir se battre, d'un homme qui lutte pour préserver sa dignité, pour éviter que ses parents ne le traitent comme un enfant de chienne ou que ses camarades de régiment ne profitent de son sommeil pour lui enfoncer le goulot d'une bouteille dans le derrière. L'homme s'engage très jeune dans l'armée française où il deviendra parachutiste. Il y traverse des épreuves excessivement difficiles, la douleur et l'humiliation l'amenant à prendre conscience de son corps au delà de ses limites pour apprendre «à tuer et à se faire tuer» (p. 183).

Le narrateur de *La citadelle* fait les choses à sa manière. Il appartient au monde militaire, mais s'y mêle peu aux autres, restant à part dans le groupe. Ayant un sens moral qui lui est propre, il est étranger dans sa famille. Son récit, qui repose sur une vision du monde fondamentalement paradoxale, expose sa fascination pour le milieu militaire, mais critique en même temps ses mœurs. Ses camarades se soûlent à outrance. Un soir, ils violent une femme dans les montagnes. Lui s'évertue à préserver sa dignité sans quitter sa tenue militaire.

Lorsqu'il s'en départ, le temps d'une permission, il est profondément dégoûté par la vanité d'un monde hypocrite où l'on masque l'absurdité de l'existence derrière le jeu des apparences. Le narrateur se demande pourquoi l'homme continue de se reproduire et il doute du sens de cette armée supposée protéger ce peuple que, lui, méprise. Il retrouve pourtant le monde militaire fait de douleur et de dépassement de soi, car il n'y a que là qu'il lui semble vivre. Ses camarades tombent autour de lui au fil des épreuves, mais lui s'évertue à aller jusqu'au bout, sans savoir vraiment jusqu'au bout de quoi.



L'écriture de Philippe Bensimon est précise. L'auteur nomme les choses. On sait ce qu'il touche et ce qu'il goûte. On sait, surtout, quelle partie de son corps ou de celui d'un camarade vient d'être découpée, déchirée ou écrasée. Bensimon s'attarde aux détails. Pour lui, la vie n'a pas de raison d'être, mais son rapport à elle est très concret. Il connaît la douleur, la

faim mais aussi, parfois, des plaisirs minuscules. L'existence est fondamentalement insensée. Elle ne tient qu'aux petites choses. Il n'y a qu'à elles qu'on puisse s'accrocher.